

La lointaine rumeur du bal

Juillet 1986.

A l'hôpital de Bayonne, Mikel s'éteignait doucement.

Il y avait des années qu'il bataillait contre le crabe, qu'il défiait le destin et le ciel, affirmant en riant qu'il était éternel. D'opérations en chimio, de séances de rayons en transfusions, on aurait presque fini par le croire. Oncle Mik, c'était un roc qui ne se plaignait jamais, malgré les traitements et la progression du cancer qui les uns tout autant que l'autre, le tuaient à petit feu. Mais ici-bas, tout s'achève. Quand trois semaines plus tôt, on l'avait admis en urgence à l'hôpital, nous avions tous su qu'il n'en sortirait pas.

Mikel le savait aussi.

Avec mes sœurs et mes cousins, nous avions convenu d'un tour de rôle, pour le veiller jusqu'à la fin. Pour nous tous, oncle Mik avait été un second père, plus compréhensif et plus attentionné que le vrai. Il m'avait accompagné dans toutes les étapes de ma vie, encourageant tous mes choix avec une bienveillance confiante que mes parents n'avaient jamais eue.

Mikel n'avait jamais été marié. Ce célibat restait un mystère, car il était bel homme, toujours élégant et soigné. Il ne s'habillait qu'en costume, sa cravate maintenue par de pittoresques épingles en or à tête de lion, ses poignets ornés de boutons de manchette raffinés. Parce qu'il n'avait pas d'enfant, il avait donné à ses neveux et nièces un amour sans retenue. Le lui rendre, au moment où il quittait cette vie pour la suivante, était le moins qui nous puissions faire.

La chambre d'hôpital était petite, sombre, surchauffée. L'unique lumière, à la phosphorescence verdâtre, était dispensée par l'écran du monitoring auquel Mikel était relié. Sa respiration malgré l'oxygène était laborieuse. Depuis deux jours, il ne mangeait plus, et ses moments d'éveil étaient de plus en plus brefs, entrecoupés d'un sommeil agité. Parfois il était lucide, et à d'autres moments, totalement désorienté.

« Ce sera sûrement pour cette nuit », m'avait prévenu l'infirmière.

Depuis une heure, Mikel n'avait ni bougé, ni parlé. Je lui tenais la main, ses doigts gelés dans les miens comme si la vie l'abandonnait déjà.

— Paul, c'est toi ? murmura-t-il soudain.

— C'est moi, soufflai-je, soulagé qu'il m'ait reconnu.

Un sourire flou glissa sur ses lèvres, puis il me demanda :

— Paul, as-tu déjà aimé ? D'un amour fou, capable de tout transcender, l'existence et le temps, et jusqu'à la mort même ?

Voilà qu'il délirait à nouveau, pensai-je, sachant ce que cela voulait dire : ce serait bientôt la fin.

Je m'éclaircis la voix avant de répondre, hésitant un peu :

— Je ne crois pas que l'humain soit capable de ce genre d'amour là.

— Et pourtant... fit mon oncle, le ton lointain, avant de demander, plus vivement : te souviens-tu de la toile qui est au-dessus de mon lit ?

Mon oncle, employé de mairie, un travail répétitif et terne à l'opposé de sa truculence et de sa constante joie de vivre, avait eu sa vie durant la peinture pour violon d'Ingres. Ses jours de repos, il partait à l'aube, son chevalet sous le bras, et sillonnait son Biarritz, cette ville adorée qu'il n'avait jamais quittée et qui avait été, durant plus de soixante ans, sa seule source d'inspiration. Dans sa petite maison de la rue d'Espagne, les tableaux de sa main envahissaient les murs ; le Rocher de la Vierge assailli par les vagues de l'océan furieux, la Grande Plage avec au loin, les murs rouges de l'Hôtel du Palais, ou le romantique lac Mouriscot.

Mais dans sa chambre, il n'y en avait qu'un. Mikel, qui aimait assez les déclarations solennelles, disait que c'était son chef-d'œuvre. N'y connaissant rien, je pouvais seulement affirmer qu'avec ses couleurs sombres et son atmosphère vaguement angoissante, le tableau différait nettement des autres peintures de mon oncle, beaucoup plus convenues. Il représentait la Villa Belza, une étonnante bâtisse au style baroque, flanquée d'une tourelle et d'une échauguette, construite à la fin du dix-neuvième siècle sur une falaise dominant la mer. Dans les années vingt, on y avait donné des fêtes somptueuses, des dîners d'apparat où aimaient se montrer des invités prestigieux, parmi lesquels Picasso, Cocteau ou Stravinsky. Puis le temps avait passé. Deux incendies successifs avaient ravagé Belza, et depuis les années soixante-dix elle était à l'abandon. Presque en ruine, interdite d'accès du fait du risque d'éboulement, la villa jadis fastueuse n'était plus qu'une coque fantomatique à la merci de la mer et du vent, et la rumeur disait qu'elle était hantée. Il ne s'agissait, sans doute, que de ces légendes qu'on invente pour éloigner les enfants et les curieux des endroits dangereux, mais la croyance était si ancrée dans mon propre esprit que je m'étais toujours gardé d'en approcher trop près.

Était-ce la raison pour laquelle la toile peinte par Mikel des années plus tôt m'avait toujours mis mal à l'aise ? Avec un réalisme quasiment photographique, Belza y apparaissait en contre-plongée, la tour démesurée s'élançant à l'assaut d'un ciel torturé, obscurci de nuages noirs et glacés.

Chef-d'œuvre ou non, je détestais ce tableau.

Mon oncle, avec une vigueur nouvelle, serra mes doigts dans les siens, l'anneau de sa grosse chevalière s'incrustant douloureusement dans ma chair.

— Quand je serai parti, Paul, il faudra que tu gardes ce tableau. Il faudra te souvenir.

Il me fixait, en quête d'un assentiment. Ce n'était pas vraiment l'héritage dont je rêvais, mais respectueux de ses ultimes volontés, je hochai la tête en silence.

— ... C'était il y a quinze ans. En mai. J'avais travaillé tout le jour à une vue de l'océan depuis le Port Vieux. Le ciel était de ceux que Dieu quelquefois offre aux peintres qui le prient, ténébreux et sublime, les nuages irisés de nuances allant du rose au gris, les rayons du soleil, rares et crus, luttant contre l'orage, le vent balayant tout et rendant, malgré l'émerveillement, l'émotion impossible à restituer. Je renonçai au crépuscule, mécontent et frustré. Je passais devant Belza pour rentrer quand les nuages avaient crevé brusquement. La pluie s'était mise à tomber, brusque et intense comme souvent au printemps. J'étais bientôt trempé, mon costume ruiné, mais seul mon carton à dessins me préoccupait. Sottement, j'y avais laissé des esquisses auxquelles je tenais. Belza, alors, était moins délabrée qu'aujourd'hui. Bien sûr, on la disait peuplée de fantômes, on prétendait qu'à la nuit tombée des âmes errantes et des esprits malins s'y retrouvaient, mais je ne croyais pas à ces élucubrations. La foi, Paul, est un rempart contre le diable, et contre la folie. J'ouvris la grille du jardin à l'abandon, fouillis végétal où dominaient les ronces, et je me frayai un chemin jusqu'au porche en grelottant. Le tonnerre grondait, les éclairs foudroyaient l'océan, mais soudain malgré le vacarme de l'orage, il me sembla entendre la lointaine rumeur d'un bal. C'était absurde, évidemment. Belza était déserte, vide de toute présence humaine depuis bien longtemps. Mais j'avais froid, tu comprends, trop sans doute pour réfléchir sereinement. J'abattis mes poings sur la porte, suppliant pour qu'on m'ouvre, m'échinant sans réponse ce qui sembla des heures. Puis brusquement apparut un chat roux, surgit de nulle part et qui n'était pas mouillé. Il miaula une fois, et comme par miracle, le battant pivota sur ses gonds. Alors, je la vis.

Mon oncle s'interrompt, visiblement ému. Machinalement, je pris son verre, l'aidai à boire, troublé par son étrange récit.

— Qui as-tu vu ? le relançai-je, pressant.

— Eugenia... répondit-il, d'un ton de nostalgie qui ne trompait pas.

Attendi, je serrai sa main doucement.

— Cette Eugenia... Tu l'as aimée ?

— Plus qu'aucun homme n'aima jamais, rétorqua Mikel, avec simplicité. Elle m'attend, de l'autre côté.

— Elle est... morte ? demandai-je, la gorge soudain nouée.

— En 1951.

Je sursautai.

— 1951 ? répétais-je, stupidement. Mais tu parlais du début des années soixante-dix !

— C'est cela. 1970, peut-être 71. Belza, ce soir-là, était décorée comme au temps de sa splendeur. L'escalier d'honneur était orné de bougies par centaines, et de bouquets de fleurs fraîches qui embaumaient l'air. Tout le monde était gai, les gens riaient, s'interpellaient à tue-tête. Eugenia m'a entraîné à travers la maison, jusqu'à une immense salle de danse. L'orchestre, dix musiciens en tout, était installé devant la cheminée. J'ai pris Eugenia dans mes bras, alors, et nous n'avons plus cessé de danser. Stravinsky venait de composer le Sacre du Printemps, et ce soir-là, c'était lui-même qui dirigeait.

Un temps.

— Stravinsky ? répétais-je, avec lenteur, avant de murmurer, doucement : Stravinsky avait quitté Biarritz depuis longtemps, tu sais, en 71. Je crois même qu'il était mort. Quant aux fêtes de Belza... Tu n'as pas pu les connaître, oncle Mik...

Je ne sais pas pourquoi je me sentais ainsi le devoir de lui rappeler l'évidence, de le ramener à la réalité au lieu de le laisser à son doux délire, mais pour toute réaction, il n'eut qu'un sourire indulgent.

— Nous nous sommes aimés, cette nuit-là, puis au matin Eugenia m'a forcé à partir. Belza, disait-elle, abriterait à jamais la mémoire de notre amour, et elle m'a juré que nous nous retrouverions. Igor Stravinsky m'a raccompagné lui-même, et au moment de nous quitter, je ne sais pas pourquoi, simplement peut-être parce qu'il était un peu saoul, il m'a donné sa chevalière.

Avec difficulté, Mikel leva la main pour me montrer le bijou qu'il portait depuis des années. J'avalais ma salive. Oncle Mik me dévisageait, sérieux.

— Je ne pouvais accepter le cadeau sans contrepartie. Je lui ai offert mon épingle à cravate, celle ornée d'une émeraude. C'était ma préférée.

Incrédule, je secouai la tête et j'appelai l'infirmière, persuadé que ces propos incohérents étaient le signe de la fin.

Mikel mourut une demi-heure plus tard.

*

Hier, je suis retourné à Belza.

Il y avait des années que Mikel était mort, des années que je n'avais plus pensé à l'étrange histoire qu'il m'avait contée au crépuscule de sa vie. Je passais à pied devant la villa, quand dans le jardin en friche je vis un éclair fauve se faufiler entre les herbes. Je pensai aussitôt au chat dont avait parlé mon oncle, ce chat roux qui n'était pas mouillé, et grâce à qui Eugenia lui avait ouvert sa

porte.

Et ce fut là, juste après, que brusquement j'entendis. La rumeur lointaine du bal. La musique, j'en aurais juré, venait de la maison.

Comme un somnambule, je poussai la grille, traversai la jungle qui tenait lieu de jardin, gravis le perron. La musique était parfaitement audible, il y avait un piano, et plusieurs violons. Le cœur battant, je posai la main sur la poignée.

La porte s'ouvrit sur le silence oppressant de la villa à l'abandon.

Qu'avais-je espéré ? Que les murs de Belza aient gardé la mémoire du bal de ce soir là, pour tout le reste de l'éternité ? Qu'il me suffirait, comme mon oncle en était persuadé, de pousser la porte de cette villa fantôme pour plonger à mon tour dans le passé, pour rencontrer Stravinsky, Eugenia et pourquoi pas mon oncle lui-même, tant qu'on y était ?

Déboussolé, je me mis à errer de pièce en pièce. Tout était sale, poussiéreux, moisi. Les parquets ternis étaient constellés de crottes de souris et de rats, les vitres brisées laissaient entrer le froid. Ici et là, il y avait quelques meubles oubliés, vestiges d'un temps qui n'était plus, des chaises, pour la plupart cassées, dans ce qui avait dû être la salle à manger, ainsi qu'un vieux poêle rouillé.

Nauséux, je pénétrai dans la dernière pièce, donnant sur l'océan. Face à la porte il restait un tableau, aux couleurs assombries par les années. Intrigué, je m'approchai du portrait d'un homme à l'air austère, presque chauve, affublé de lunettes rondes derrière lesquelles il fronçait les sourcils. Le peintre avait daté la toile et identifié son modèle, sans quoi je ne l'aurais jamais reconnu.

Le Igor Stravinsky de 1913 me dévisageait sévèrement.

Rien chez le musicien ne m'était familier, en dehors de l'épingle à tête de lion, ornée d'une émeraude, qui retenait sa cravate.

Catherine Rolland

Cette nouvelle a reçu le premier prix du Concours Villages en Vie 2106.